

situés dans une grande cour bien ombragée, derrière les bureaux.

On annonça M. et Mlle de Kerlor qui furent immédiatement introduits dans un salon luxueux où les attendait Mme Nerville.

Les saluts s'échangèrent pendant que la notairesse s'écriait, après avoir demandé cérémonieusement des nouvelles de la comtesse :

— Maître Nerville ne va pas tarder à rentrer. Il sera désolé de n'avoir pas été là à votre arrivée.

Puis, un peu inquiète, elle reprit :

— Vous savez que Mlle de Sainclair est ici ?

— Nous venons la chercher, répliqua Georges avec sa franchise ordinaire.

— Mon Dieu ! fit la notairesse, je ne voudrais pas que vous fussiez fâchés contre moi. . . . Mlle de Sainclair m'a formellement déclaré qu'elle renonçait à vivre à Kerlor. Vous étiez prévenus, puisque vous voici à Brest. . . . J'ai jugé que je ne pourrais trouver une meilleure institutrice pour ma fille Jeanne, dont je veux faire une personne très distinguée, et j'ai accueilli à bras ouverts votre parente.

Il fallait entendre la notairesse prononcer les noms de Sainclair et de Kerlor pour comprendre à quel point elle était entichée de noblesse.

On ne pouvait trop le lui reprocher, étant donnée la profession de son mari ; on ne pouvait surtout la blâmer d'avoir choisi Mariana, qu'elle ne pouvait connaître à fond, pour parfaire l'éducation de la jeune Mlle Nerville.

La notairesse, malgré ses quarante-cinq ans et sa taille replète, gardait les yeux rêveurs et la bouche attendrie.

Elle avait eu quatre enfants ; il ne lui en restait plus que deux : un fils qui avait vingt-trois ans et une fille qui entrait dans sa treizième année. En l'absence de son frère qui était à l'étranger, la fillette concentrait sur elle tout l'amour de ses parents.

Mlle de Kerlor répondit :

— Rassurez-vous, chère madame, nous ne vous blâmons pas ; notre petite cousine est libre de ses actes ; mais je désirerais m'entretenir avec elle.

— Rien de plus facile, mademoiselle ; je vais la prévenir.

La notairesse sortit et reparut bientôt, précédée de Mariana.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent en se fixant hardiment sur ceux de Georges de Kerlor, puis elle regarda Carmen avec une fine nuance de commisération railleuse.

La visite inespérée du jeune homme rendait à mademoiselle de Sainclair ses plus dangereuses et ses plus folles illusions.

Elle entrevit le triomphe.

Mariana se jeta dans les bras de sa petite cousine, simulant à merveille la plus sincère émotion.

Georges tendit la main à la jeune fille, qui la pressa en baissant modestement ses yeux pleins de langueur.

— Ma cousine, dit le jeune homme, vous nous avez fait beaucoup de peine.

Mariana poussa un soupir et hocha sa jolie tête d'un air navré.

Mme Nerville, en femme bien élevée, se dirigeait discrètement vers la porte.

— J'espère, continua M. de Kerlor, s'adressant toujours à la belle brune aux yeux bleus, que ma sœur saura vous convaincre. Je vous laisse ensemble. Vous me rappellerez quand les derniers nuages seront dissipés.

M. de Kerlor rejoignit Mme Nerville. Il dit à la notairesse :

— Chère madame, vous allez me donner des nouvelles de votre fils Philippe. . . . Où est-il en ce moment, ce jeune et intrépide voyageur ?

— Sa dernière lettre était datée de Mexico, répondit la mère, emmenant M. de Kerlor continuer cette conversation dans une pièce contiguë.

— Ma chère Mariana, commença Mlle de Kerlor, mon frère t'a fait connaître nos impressions depuis ton départ.

Mlle de Sainclair répondit avec une amère ironie :

— Crois-tu que, moi aussi, je n'aie pas éprouvé un très gros chagrin, quand il m'a fallu t'obéir ?

Carmen répondit avec un ton d'affectueux reproche :

— Voyons ! j'étais irritée ; je me suis montrée injuste, j'en conviens ; mais toi, tu avais conservé ton sang-froid ; tu aurais dû attendre au lendemain avant de prendre une décision.

— J'aurais agi le lendemain comme la veille, puisque tu m'avais enlevé toute espérance.

— Tes prétentions étaient folles ; tu as reconnu que tu ne pourrais jamais devenir la femme de Georges.

Ces mots auraient dû suffire à Mariana pour lui éviter de nouvelles désillusions ; mais les globules du sang noir de la belle Aurore bouillonnaient dans ses veines ; les superstitions enfantines traversaient encore ce cerveau qui paraissait si bien équilibré.

La splendide créature croyait à son étoile ; elle estimait que les événements lui étaient favorables et que sa destinée était écrite au ciel en lettres d'or.

Consciente de sa beauté troublante, elle se demandait orgueilleu-

sement pourquoi elle ne séduirait pas Georges, puisque M. de Kerlor ne paraissait aimer personne.

N'était-ce pas parce que Georges subissait, même inconsciemment, un commencement de fascination, qu'il était venu à Brest ? Avait-il suffi que Mlle de Sainclair disparût pendant quelques heures pour que le jeune homme s'aperçût de la place que sa cousine tenait dans sa vie ?

Mlle de Sainclair demanda d'une voix brève :

— Pourquoi as-tu amené ton frère ?

— Parce que ma mère, qui devait venir, s'est trouvée indisposée ; elle a prié Georges de m'accompagner.

Mariana reprit :

— Ta mère sait-elle pourquoi je suis partie ?

— Non ; dans ta lettre tu as pris toutes les précautions pour qu'elle ne se doute de rien ; tu n'imagines pas que j'allais la renseigner. . . . Si je l'avais fait, nous ne serions certainement pas ici, Georges et moi.



Je ne suis plus jeune, mes enfants ; à mon âge, on est sujet à de légères indispositions. — Page 332, col 2

— Au fait, pourquoi y êtes-vous ?

— Pour te demander d'oublier ce qui s'est passé entre nous.

— Je le veux bien, répliqua Mlle de Sainclair.

— Ce n'est pas tout ; je suis venue de la part de ma mère pour te dire qu'elle serait très heureuse si tu reprenais ta place à Kerlor.

— Et quelle est l'opinion de Georges ?

— Il pense comme nous ; et est tout prêt à joindre ses instances aux miennes.

Mlle de Sainclair répondit d'une voix saccadée :

— Ma pauvre Carmen ! si tu savais comme j'envie ta sérénité d'âme ! . . . Tu n'aimes pas, toi. . . . Prends garde d'éprouver à ton tour l'indicible souffrance. . . . Que penserais-tu de moi si je te déclarais que ton frère m'est devenu indifférent. . . . M'est-il possible d'oublier Georges ? Si tu n'as pas cessé d'être mon amie, tu dois m'éviter de nouvelles tortures. . . . S'il faut renoncer à M. de Kerlor, j'y renoncerai ; mais ne me demander pas davantage. . . . Interroge ta conscience, Carmen, et dis-moi si tu peux exiger, sachant mon secret et mes rêves, que je rentre avec vous au château.

— Mais, puisque tu consens à revoir ma mère.